

COMPOSITION DE PHILOSOPHIE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

**Élodie BOUBLIL, Marion FARGE, Agnès GRIVAUX, Florent GUÉNARD, Ariel GUILLET,
Pierre-Alban GUTKIN-GUINFOLLEAU, Patrick LANG, Steven LE BRETON, Camille
MOUFLIER, Salima NAÏT AHMED, Joulia SMORTCHKOVA, Jean TAIN,
Baptiste TOCHON-DANGUY, Mélanie ZAPPULLA**

Coefficient : 3

Durée : 6h

Sujet : Aimer

Analyse des notes et remarques générales

La moyenne de l'épreuve s'établit pour la session 2025 à 9,65 (écart-type : 2,5), contre 10,06 en 2023 (écart-type : 3,5), ce qui vient interrompre la tendance à la hausse des notes signalée l'année dernière. Les notes s'échelonnent entre 2/20 (1 copie) et 20/20 (1 copie). Sur les 1033 candidates et candidats ayant composé, chiffre encore en hausse par rapport à la session précédente (976 candidates et candidats en 2024), 91 atteignent ou dépassent 14/20 (soit 8,8 %). Ce chiffre est en nette baisse par rapport à l'année précédente (13,4% des copies) et signale des problèmes de traitement du sujet rencontrés cette année par une majorité des copies. On retrouve, plus encore que l'année précédente, une forte concentration de copies notées entre 7 et 9 (506 copies, soit une hausse de 48 % par rapport à l'année précédente). Et au sein de ces copies, la tendance est cette fois-ci à la baisse : les copies obtenant la note de 09/20 sont à nouveau en nombre inférieur aux copies obtenant la note de 08/20 (respectivement 168 et 194 copies). Cette année, il a été difficile de donner aux copies des notes égales ou supérieures à 16/20 : 29 copies ont obtenu ces notes, contre 55 copies l'année dernière, et 32 en 2023. Même s'il a été possible cette année d'attribuer à une copie la note maximale de 20/20, la tendance à la hausse constatée l'année dernière n'a malheureusement pas été reconduite cette année.

L'écart-type assez faible de la session 2025 révèle en outre qu'un grand nombre de copies, même si elles sont parvenues à appliquer les règles de base de la dissertation philosophique, n'ont pas réussi à développer une analyse satisfaisante du sujet, faute de prendre suffisamment en compte la forme de l'intitulé. Ainsi, la structure générale de la copie pouvait ne pas être mauvaise, de même que les exemples et les références qui pouvaient être fournis, mais cette structure faisait fond sur une analyse très largement insuffisante de l'intitulé. Rappelons à ce titre qu'il n'est pas suffisant, pour l'épreuve écrite de philosophie, de construire un propos étayé par des références et des exemples, si l'analyse introductive du sujet s'est révélée parcellaire, voire erronée. Le jury ne peut que rappeler aux candidates et aux candidats à quel point il est important de veiller à analyser non seulement le contenu du sujet (les concepts ou les thèmes mobilisés) mais également sa forme précise (dans le cas présent, la forme verbale). La majeure partie des copies notées de 7 à 9 ont construit leur propos à partir d'une problématisation de « L'amour » et non du fait ou de l'action d'« aimer ». La substitution d'un sujet à l'autre ne peut être que lourdement sanctionnée par le jury : elle témoigne d'une volonté de se dérober à la spécificité du sujet, pour aborder des questions jugées plus maniables ou plus canoniques.

Cette analyse initiale est également cruciale pour éviter de se disperser excessivement dans les différents domaines et les différents contextes d'emploi de la notion travaillée. Plus que les autres années, les candidates et les candidats ont manifesté une difficulté à synthétiser leur réflexion.

De nombreuses copies dressaient un catalogue de toutes les situations possibles où l'amour était en jeu, ou encore de tous les objets d'amour possible, sans parvenir à mettre en avant un fil conducteur de leur réflexion.

Plus encore, lorsqu'elles opéraient une synthèse de ces diverses situations, les copies avaient tendance à en tirer une problématique souvent artificielle et détachée de la spécificité du sujet donné. Si le sujet invitait cette année les candidates et candidats à réfléchir sur « aimer » et non sur l'amour, ce n'était pas pour inciter à traiter prioritairement de la genèse de l'amour d'un point de vue sociologique. Un très grand nombre de copies a pourtant consacré, pour unifier les différentes dimensions de l'amour dégagées en introduction, de longs développements à la genèse sociale de l'amour, qui incite par exemple les individus à se rapprocher d'autres individus proches d'eux sur l'échiquier social. Si cette réflexion pouvait à la rigueur intervenir lorsqu'il était question d'appréhender la nature de la passivité propre à l'amour, elle ne pouvait déterminer la problématique entière de la copie, comme cela a souvent été le cas. Rappelons à ce titre aux candidates et aux candidats qu'une problématisation ne peut être à ce point schématique et générale. Une bonne manière de savoir si le choix de la problématique est bon est de se demander si la problématique choisie pourrait servir pour traiter d'autres sujets. Si tel est le cas, alors c'est un signe que la problématique est trop générale ou schématique. Dans la situation présente, la problématisation sociologisante pouvait s'appliquer à toutes les actions individuelles perpétrées dans le monde social. On voit dès lors qu'une problématisation de ce type ne peut qu'éluider les problèmes spécifiques soulevés par le sujet. Dans le cas présent, si l'on voulait absolument aborder la genèse sociale de l'amour dans le cours du développement, il fallait se demander pourquoi, pour ce sentiment précisément, la genèse sociale de l'amour était difficilement acceptable ou peu en phase avec certaines représentations sociales de l'amour. Rappelons que l'imaginaire collectif est riche d'histoires d'amour rigoureusement interdites sur le plan social (Tristan et Iseult, Roméo et Juliette). Si les déterminismes sociaux tendent à rapprocher des individus issus du même milieu, pourquoi certaines sociétés mettent-elles à ce point en valeur les relations amoureuses qui ne relèvent précisément pas de ce schéma ?

Force est de constater que cette tendance à problématiser de manière excessivement générale et schématique est le pendant d'un autre défaut souvent présent dans les copies : à savoir le fait de substituer à une problématique pertinente une série de questions. Là encore, cette tentation n'est pas acceptable : comment parvenir à un développement unifié par une réflexion dynamique si l'introduction a posé une multitude de questions disparates ? La problématique ne permet pas seulement de mettre en avant une bonne analyse du sujet. Elle conditionne aussi l'unité du développement. Il faut donc faire preuve de prudence et de parcimonie au moment de présenter la problématique choisie en introduction. Autrement, on se condamne souvent à adopter un plan qui prend la forme d'un catalogue ou d'une série d'axes thématiques sans rapport les uns avec les autres.

Un autre problème rencontré cette année par les copies a concerné le type de discours à adopter sur le sujet donné. Un grand nombre de candidates et de candidats se sont massivement fourvoyés en supposant que le jury attendait d'apprendre, à la lecture des copies, s'il était bon ou mauvais d'aimer. Là encore, le jury incite les candidats à faire preuve de prudence et de distance réflexive, pour éviter tout traitement axiologique direct du sujet. Une bonne dissertation de philosophie ne distribue pas les bons et les mauvais points, même de façon argumentée, et même si l'intitulé du sujet comprend une dimension axiologique explicite. Elle établit un problème théorique spécifique, résolu au fur et à mesure du développement. Quand le sujet comprend une dimension axiologique, il faut prendre du recul et identifier à quel type de problème spécifique se confronte l'individu qui se demande s'il est bon ou mauvais d'aimer. Ici, le fait d'aimer pouvait être interprété comme un mixte de passivité et d'activité, et il était alors possible de se demander quelle était la spécificité de cette dimension de liberté qui est à l'œuvre dans l'amour. Cela permettait d'éviter de décréter qu'il fallait ou ne fallait pas aimer pour telle ou telle raison.

En outre, si le sujet de cette année renvoyait à un sentiment omniprésent dans l'imaginaire social et individuel, il était d'autant plus important de prendre garde à ne pas faire, en guise de définition de l'amour, le catalogue des opinions communes sur le sujet. Bien au contraire, le jury attendait que la copie soit capable de s'extraire très rapidement de la *doxa*, pour appréhender les problèmes sous-jacents au fait d'aimer, d'un point de vue philosophique. Donnons un exemple : de très nombreuses copies ont jugé qu'il ne fallait pas aimer, au vu de la propension de l'amour à conduire l'individu amoureux à la violence et à l'aliénation : la jalousie, les violences conjugales, la haine, devenaient autant de preuves qu'il valait mieux s'abstenir d'aimer. Outre que ces violences associées à l'amour semblent trouver leur origine bien plus dans les rapports sociaux régulant les relations intersubjectives, qui englobent les relations amoureuses, que dans le sentiment amoureux à proprement parler, ce constat devait être le point de départ et non la fin de la réflexion. Comment saisir le fait que le sentiment amoureux peut se renverser subitement en son contraire, la haine ? A-t-on affaire à un effet de polarisation de deux sentiments contraires, que tout distingue ? Ou bien existe-t-il une dimension intrinsèque de l'amour qui conduit la haine ? Très peu de copies ont abordé cette question de l'ambivalence affective, qui pose un grand nombre de difficultés, alors qu'elle était instructive. Cette ambivalence affective aurait pu conduire les candidates et les candidats à se demander ce qui, dans l'amour d'autrui, relève de l'amour qu'on se porte à soi-même, et ce qui n'en relève pas : comme l'ont noté certaines copies, l'amour envers autrui peut engendrer une forme de dépendance et d'aliénation à l'autre, qui peut en retour conduire l'individu à se sentir menacé dans son rapport à soi et à répondre par la haine. Il semble donc exister une forme d'intrication complexe et de rapport potentiellement antagoniste entre amour envers autrui et amour de soi. Ce point pouvait également se retrouver dans l'hypothèse que l'amour envers autrui, qui conduit à une forme d'abandon et d'aliénation, trouve en réalité son origine dans une projection, sur autrui, de l'amour que l'on se porte à soi-même. Cette réflexion pouvait d'ailleurs être également le lieu d'une interrogation sur ce qui s'oppose à l'amour : est-ce la haine ? Ne pourrait-on pas également penser à l'indifférence ?

On le voit, la capacité de problématiser et de fournir des distinctions conceptuelles était étroitement liée, une fois encore, à la capacité de mobiliser des éléments de culture générale et philosophique, pour parvenir à s'élever au-dessus des poncifs et de l'opinion commune. Sur ce point, le jury déplore à nouveau cette année l'usage imprécis voire désinvolte des références. Rappelons qu'une référence mal présentée peut tout autant pénaliser une copie qu'une absence complète de références. Il faut donc veiller à exposer les auteurs et leurs thèses avec précision, sans leur attribuer des propos qu'ils ne tiennent pas. La pensée de Pascal sur le moi et ses qualités (Lafuma, 688) a par exemple connu des traitements assez inégaux. Le jugement de goût chez Kant a le plus souvent donné lieu à d'importantes distorsions. D'autres copies ont multiplié les allusions à des auteurs de la tradition, sans prendre le temps de développer leurs thèses. Le jury incite donc à nouveau les candidats à faire en sorte, durant les deux ans de préparation, de se constituer un recueil de références classiques permettant le traitement de nombreux sujets, grâce à la lecture de première main de quelques textes canoniques, associée à la fréquentation de manuels de terminale.

Les critères de notation demeurent les mêmes que les années précédentes. Les copies notées entre 0,5 et 5 englobent les copies blanches, les copies souvent extrêmement brèves ou inachevées, les copies qui ne présentent aucune analyse du sujet, ou bien qui sont totalement hors-sujet, et qui manifestent de très grandes lacunes en termes de correction orthographique, de réflexion, de culture philosophique et de raisonnement.

Les copies notées entre 6 et 9 se caractérisent certes par une relative application des normes formelles de la dissertation, mais elles ne parviennent toutefois pas à produire une analyse convaincante du sujet. Comme cela a été évoqué l'année dernière, les définitions des termes sont posées en introduction mais jamais approfondies dans le développement. Ce qui donne l'impression d'une discontinuité dans la copie : les distinctions et les moments d'analyse conceptuelle sont tout simplement abandonnés dans le cours de la dissertation, qui suit une logique

de développement difficile à identifier. Les définitions des termes sont en outre parfois excessivement ancrées dans le sens commun, et ne parviennent pas, de ce fait, à être problématisées. Les références sont très superficielles, voire parfois erronées, et souvent plaquées. On repère la récitation d'éléments de cours appris par cœur, qui viennent fausser l'analyse et le traitement du sujet. Cela conduit à des problèmes de structure dans la copie, et à un propos souvent général et ambigu.

Une copie parvient à la note de 10/20 lorsqu'elle remplit trois conditions : 1) elle parvient à fournir une analyse conceptuelle minimale de la question ou de la notion soumise à l'examen, en rendant compte de la forme spécifique de l'intitulé ; 2) cette analyse la conduit à problématiser au moins un des aspects centraux du sujet ; 3) elle propose un traitement argumenté et organisé du problème identifié, en circulant dans différents domaines et en proposant une réflexion appuyée sur des références philosophiques, des éléments de culture générale et des exemples. Rappelons à nouveau que le jury favorise la qualité au détriment de la quantité : mieux vaut un problème précisément délimité et construit avec quelques références bien maîtrisées et pertinentes qu'une copie-fleuve qui dissimule l'absence de problématique par un ensemble de procédés rhétoriques fragiles (références qui s'enchaînent de façon superficielle, renversements argumentatifs peu convaincants, nombreux lieux communs).

Lorsqu'une copie parvient à élaborer une problématisation englobant la plupart des enjeux du sujet et qu'elle approfondit son analyse par une lecture détaillée de références philosophiques, elle s'élève jusqu'à 14/20.

Les notes qui dépassent 14/20 valorisent les copies qui maîtrisent toutes les bases précédemment citées, et qui parviennent à s'engager dans un propos cohérent, rigoureux, voire original, marqué par la diversité et la précision des références ainsi que par la richesse de la culture générale et philosophique. Elles valorisent également les copies dont l'argumentation est particulièrement solide tout au long du propos, progressant par thèses, arguments, objections, et qui manifestent une forme de finesse et de sens des nuances.

Concernant les aspects formels de la copie, le jury est obligé de répéter des remarques formulées les années précédentes. Il est crucial de veiller à la bonne lisibilité de la copie, par des ratures propres, une orthographe correcte et une graphie suffisamment grande et lisible, qui distingue bien les différentes lettres les unes des autres. Si des efforts ont pu être constatés cette année par le jury, il est important de les poursuivre. Rappelons que l'écriture du candidat est la seule voie d'accès du jury aux contenus de la copie. Si le déchiffrement des caractères est difficile, la transmission du propos ne se fera pas dans de bonnes conditions. Il en va de même pour les fautes d'orthographe, de grammaire et de syntaxe, qui entravent l'attention du jury et le détournent du propos défendu par la copie.

Traitement du sujet

Le sujet de cette année, « Aimer », se distinguait par la forme spécifique de son intitulé – une forme verbale. Le jury n'a pu que constater et déplorer le choix qu'a fait l'immense majorité des copies de substituer au sujet « Aimer » le sujet « L'amour ». Cette substitution a valu à un très grand nombre de copies de ne pas parvenir à la moyenne. Force a été de constater que cette substitution apparaissait même, quoique de manière plus discrète, dans des copies honorables. Il a donc fallu admettre, lors de la correction des copies, que le sujet de cette année avait suscité un certain embarras chez la plupart des candidates et des candidats.

À quoi était lié cet embarras ? D'abord et surtout à la difficulté de problématiser l'amour à partir de sa forme verbale. Cet embarras aurait pourtant dû et pu être exploité de manière féconde par les candidates et les candidats. Pourquoi l'appréhension de l'amour comme action qui se

déroule selon une temporalité spécifique posait-elle un problème ? Telle était l'interrogation qu'il fallait au moins esquisser pour développer une problématique digne de ce nom.

Pour aborder ce questionnement, on pouvait en premier lieu constater qu'il était difficile de caractériser ce qui animait l'amour compris comme action. En effet, aimer, n'est-ce pas d'abord essentiellement éprouver un sentiment, une émotion, une inclination, une affection, un désir, causés par un objet déterminé (la distinction entre ces termes étant requise au fur et à mesure du développement) ? Cette difficulté, qui renvoyait au problème de la caractérisation de l'amour, avait des conséquences sur l'analyse de l'action en question. Certaines copies ont, pour commencer, souligné dès l'introduction que le fait d'aimer, entendu d'abord de façon nominale et très générale comme le fait d'éprouver un sentiment, une affection ou une inclination pour un objet ou une personne dont on estime qu'elle peut procurer du bien, s'apparentait à une passion ou à un état passif, plutôt qu'à une action. Le fait d'aimer quelque chose ou quelqu'un relevait du rapport entre un objet et la sensibilité composée de penchants. Il semblait avoir, à ce titre, un caractère idiosyncrasique et arbitraire. On peut en effet aimer une chose ou une personne sans que l'on puisse justifier tout à fait la raison de cet amour. Un certain nombre de copies ont à ce sujet évoqué la dimension arbitraire des goûts des individus, voire la dimension frivole et instable du sentiment amoureux.

S'il était possible de partir de cette prise de conscience d'après laquelle l'expérience d'aimer impliquait une sorte de passivité, liée à l'épreuve d'un sentiment ou d'une émotion, encore fallait-il approfondir la nature de cette passivité. Cette dernière n'est-elle pas le propre des émotions en général ? Dans ce contexte, qu'est-ce qui singularise la passivité propre à l'amour ? Peut-on en déceler des manifestations spécifiques ? Un enjeu de ces interrogations renvoyait à la façon dont on pouvait situer l'amour, compris d'abord comme sentiment tourné vers un objet ou une personne censés procurer du bien, par rapport au désir. L'amour est-il un type de désir spécifique, et si oui, lequel (à ce niveau, il était possible de mobiliser la référence à Platon) ? Peut-on établir une distinction en s'intéressant à la manière dont l'amour et le désir se déploient dans le temps ? Ce questionnement a été esquissé dans certaines copies, notamment par la discussion d'une différence, présente en anglais et en allemand, entre *like* et *love*, *mögen* et *lieben*. Cette distinction invitait à complexifier la compréhension que l'on pouvait avoir de la passivité à l'œuvre dans le fait d'aimer. La plupart du temps, sauf pour exprimer une intensité particulière du penchant sensible tourné vers un objet (comme lorsque l'on dit que l'on aime le chocolat, au sens où on l'adore), on distingue la passivité propre aux goûts associés à des penchants sensibles, visant des objets de satisfaction, de la passivité associée à l'amour porté à des personnes. Si ce dernier peut être étroitement lié à des inclinations sensuelles, il ne s'y réduit pas. Un indice de cet aspect pouvait être mis en exergue si l'on se concentrait sur les différentes façons dont l'amour et le désir se manifestent d'un point de vue phénoménologique. Un certain nombre de copies ont abordé ce point en mobilisant les ressources de la littérature, et notamment les tragédies. À partir de ces exemples, on voit que plusieurs signes peuvent être interprétés, pour le sujet qui les éprouve, comme ce qui atteste de la présence en lui d'un sentiment amoureux. Ils peuvent aller d'événements chimiques dans le cerveau à des fluctuations du rythme cardiaque. Ces signes peuvent être reconnus par le sujet qui les éprouve, et distingués des signes associés au désir. Il existe aussi des signes que l'individu amoureux envoie à la personne qu'il aime (cadeaux, déclaration, etc.). Ce deuxième type de signes permettait d'ailleurs d'aborder une question peu évoquée dans les copies, celle de savoir si, lorsque l'on est face à un individu, on reconnaît qu'il aime ou est amoureux à des signes qu'il envoie, et qui sont autant de *preuves* d'amour. De même que l'on pourrait supposer qu'il y a un certain nombre d'états, éprouvés par l'individu, qui sont associés au fait d'aimer, de même on pourrait supposer que ces états conduisent l'individu à mener à bien un certain nombre d'actions, elles aussi étroitement liées au fait d'aimer, et conditionnant la prise de conscience de l'existence de l'amour.

Cette réflexion sur la dimension passive de l'amour exigeait toutefois d'être encore approfondie : d'où vient cette spécificité de l'émotion amoureuse ? Certaines copies ont évoqué, pour répondre à cette question, non plus les signes associés à l'amour mais la différence de rapport

à l'objet dans l'amour et dans le désir. Si le désir vise un objet en tant que ce dernier va donner lieu au comblement d'un manque et à un sentiment de plaisir et de satisfaction immédiats, il n'en va pas tout à fait de même pour l'amour. L'individu frappé par l'amour qu'il éprouve pour une personne peut être marqué par la singularité de cette personne, sa dimension incommensurable et exceptionnelle. Il peut être aussi marqué par une beauté qui l'incite à se laisser guider progressivement pour s'élever vers une forme de beauté parfaite, éternelle et absolue (comme le décrit le discours de Diotime dans le *Banquet* de Platon). Si ces aspects semblent irrésistibles pour le sujet qui aime, force est de constater qu'ils ne semblent pas mobiliser uniquement la représentation d'une satisfaction à venir, à partir des penchants sensibles de l'individu. Ainsi, lorsque l'on évoque la passivité liée au sentiment amoureux, on tend à utiliser des expressions spécifiques, comme le fait de *tomber* amoureux ou le fait d'être frappé par un coup de foudre. Ces expressions ne sont presque jamais utilisées pour évoquer les choses que l'on apprécie du fait de ses penchants sensibles. Elles témoignent d'une forme de transcendance du sentiment amoureux, qui n'appréhende pas forcément son objet pour la satisfaction qu'il procure, mais pour le bien qu'il représente en soi. C'est cette transcendance qu'il était possible d'explorer et d'approfondir dans un second temps.

Certaines candidates et candidats ont justement fait fond sur cette distinction pour reprendre l'analyse du processus lié à l'expérience d'aimer. Même si le fait d'aimer peut se présenter comme une expérience de passivité subie arbitrairement, il ne s'y réduit pas. Rien n'exclut que l'apparente passivité associée au sentiment d'amour éprouvé soit liée non à des penchants sensibles arbitraires mais à des propriétés objectives possédées par l'objet aimé, et dotées d'une valeur que la raison peut attester. Il semble que l'amour du bien, du prochain, de la justice, de la sagesse (qui a donné son nom à la philosophie), de Dieu ou d'autres entités abstraites relève de cette dimension et éclaire en retour une dimension de l'amour passée jusqu'à présent inaperçue : celle qui implique une dynamique d'ascension active, éprouvée face aux propriétés, bonnes ou transcendantes, d'un objet donné. Sur ce point, beaucoup de copies ont songé au *Banquet* de Platon. Il est vrai que Platon, dans ce dialogue, présente une progression possible que connaît le sujet qui aime, depuis une forme particulière d'objet aimé pour sa beauté, dans le monde physique, jusqu'à une forme de beauté dans les âmes et dans le monde intelligible (210a-211d), conduisant pour finir à l'amour d'une forme belle éternelle qui promet l'immortalité par le détour du désir d'enfantement et de procréation dans la beauté (207a). Il était tout à fait possible et bienvenu d'utiliser cette référence, à condition de retracer précisément la nature de la dynamique continue qui conduit le sujet d'une forme particulière d'objet aimé pour sa beauté à une forme d'amour qui mène à la saisie d'une beauté marquée par l'éternité et l'immortalité. Ce processus mettait en effet en évidence une dynamique de nature initiatique, impliquant un guide, qui se déployait face à un certain type d'objet possédant une valeur intrinsèque, conduisant aux formes intelligibles.

Le fait de signaler cette continuité entre l'éros amoureux et l'amour du beau comme forme éternelle permettait de comprendre que le fait d'aimer engageait une dynamique particulière, liée à une dimension de transcendance, et apparaissant comme un mixte de passivité et d'activité (ce dont témoignait le fait de suivre un guide sur un chemin initiatique). La réflexion pouvait alors être relancée : il semblait que l'action d'aimer, prise en son sens fort, c'est-à-dire considérée de part en part comme une activité libre, n'était pas encore atteinte dans le contexte platonicien. C'est là que pouvait intervenir un autre concept, parfois évoqué dans les copies mais jamais défini de façon précise ni exploité de manière efficace et analytique : celui d'*agapè* ou de *caritas*. Rappelons que ces termes renvoient à un don d'amour désintéressé, inconditionnel, oblatif, qui vient tout d'abord de Dieu pour s'adresser aux humains, et que, par extension, les croyants peuvent tenter de mettre en œuvre. Lorsque l'on considère l'amour divin à l'égard des humains, on ne trouve plus ce mixte de passivité et d'activité, cette dynamique d'élévation progressive, mais une activité dès le départ pleine et entière. Une autre manière d'aborder cette activité pleine et entière, propre à l'acte d'aimer, pouvait d'ailleurs être trouvée chez Kant, dans sa notion d'amour pratique, distinct de l'amour

pathologique. Certaines copies y ont pensé et cela était judicieux, à condition de manier cette notion avec prudence et parcimonie, dans un contexte problématique précis. Rappelons que Kant aborde ces questions dans le cadre d'une réflexion sur le commandement divin lié à l'amour du prochain. Ce commandement soulève deux difficultés : tout d'abord, comment est-il possible de commander l'apparition d'un sentiment qui relève de la sensibilité ? Un ordre suffit-il à faire émerger un sentiment ? Ensuite, comment est-il concevable que ce qui relève du domaine pratique et moral, opposé aux penchants sensibles, soit associé à un sentiment comme l'amour ? Pour Kant, l'amour au sens courant du terme est pathologique ; il relève des penchants sensibles. Cet amour-là ne peut aucunement caractériser le rapport subjectif à la moralité et à l'accomplissement du devoir, car il implique une dimension de passivité et de réceptivité propres à la sensibilité. Si la *Fondation de la métaphysique des mœurs* évoque rapidement un possible amour *pratique*, c'est-à-dire moral, c'est plutôt la *Critique de la raison pratique* qui précise ce qu'il en est de cet amour pratique : il s'agit d'un idéal de sainteté auquel nous pouvons tendre, mais que nous ne pouvons atteindre à cause de nos penchants sensibles et de nos désirs. Car pour que la volonté aime n'accomplir que des actions morales, elle doit être totalement libre des penchants sensibles. C'est seulement à cette condition qu'elle n'a plus besoin de commandements pour suivre la loi morale, et qu'elle la suit avec volonté et *volontiers* (*Ak*, V, 83-85). Ajoutons que cette référence à Kant pouvait être utile à un double titre : elle permettait d'établir que l'amour, compris comme sentiment pathologique, ne pouvait pas être commandé, ni par autrui, ni par le sujet lui-même. C'était là que résidait, entre autres, sa dimension de passivité propre. Compris comme sentiment pratique, l'amour apparaissait comme un idéal, un horizon transcendant, auquel nous pouvions tendre mais qu'il n'était pas possible d'atteindre. On pouvait en déduire que le fait d'aimer, compris comme activité pure, pleine et entière, semblait ne pas être tout à fait à la portée des individus.

Il était toutefois possible, par ce biais, de relancer, au terme de la réflexion sur l'activité propre au sentiment amoureux, une facette significative du rapport entre l'amour et l'élévation spirituelle : celle qui implique que le fait d'aimer ne conduit pas seulement à reconnaître la valeur de l'objet aimé, mais à saisir cette valeur comme une promesse d'élévation. Un nombre important de copies ont effleuré cet aspect, pour le juger toutefois assez sévèrement. Le phénomène de l'idéalisation amoureuse, qui fait exister les qualités de l'aimé, même si ces dernières ne connaissent pas de manifestation effective et concrète, n'est pas seulement une forme d'illusion vouée à une inéluctable destruction. Il est partie prenante de la dynamique propre associée au sentiment amoureux, qui n'est pas simplement une dynamique de reconnaissance des qualités intrinsèques d'un objet mais tout autant une dynamique d'élévation, qui peut être saisie de différentes manières.

Ces questionnements pouvaient amener les candidats à réfléchir, dans un dernier temps, à l'unité même présumée par la forme verbale du sujet, qui masque la pluralité des sujets de l'amour et des objets de l'amour. L'expérience d'aimer n'engage en effet ni une simple situation de passivité, ni une simple activité. Elle ne renvoie ni uniquement à un objet estimé pour le plaisir qu'il est censé procurer, ni uniquement à un objet estimé en soi, pour ses propriétés inhérentes. Le fait même de saisir le fait d'aimer comme un processus associant un sujet à un objet pouvait empêcher de réfléchir à la dimension intersubjective, réciproque, et de ce fait potentiellement éthique ou politique de l'amour. Pour réfléchir à cette dimension plurielle intrinsèque au fait d'aimer, Aristote constituait une bonne ressource et de nombreuses copies y ont songé, même si l'exposition précise de cette référence était assez rare.

Dans l'*Éthique à Nicomaque*, aux livres VIII et IX, Aristote thématise en effet l'amour au sens de *philia*, en la concevant comme ce qui constitue le lien des cités (VIII, 1), compris en un sens très large et dans sa dimension de réciprocité, et en distinguant plusieurs espèces d'amitié, en fonction des objets possibles de l'amitié (en l'occurrence le bien, l'agréable et l'utile). À ce titre, Aristote en vient à distinguer les amitiés liées à l'agréable et à l'utile de l'amitié par excellence qui rassemble des individus vertueux qui sont amis en vertu de ce qu'ils sont par eux-mêmes (VIII, 5). Il insiste sur la nature intersubjective de l'amitié, qui implique non une simple émotion, pouvant

être en rapport avec des êtres inanimés, mais aussi un choix. En outre, il indique que l'égalité est cruciale en ce qui concerne l'amitié par excellence. On voit donc dans quelle mesure le fait d'aimer, impliqué par le terme de *philia*, renvoie à une dimension éthique et politique, en ce qu'il nomme tout attachement à autrui, constitutif d'un lien réciproque, qui varie selon de nombreux aspects (égalité ou non, utilité, agrément, bien).

Par ce biais, la dimension éthique et politique de l'amour apparaissait clairement : la *philia* joue un rôle dans l'accès au bonheur et à la vie bonne, tout en étant constitutive du lien existant entre les individus dans la cité. Une spécificité du lien d'amitié apparaît d'ailleurs par rapport au lien amoureux : l'amitié implique de vouloir agir pour le bien de son ami, dans une forme de réciprocité, d'égalité et de commensurabilité, qui ne se retrouve pas forcément dans l'amour, qui peut plus fréquemment impliquer l'asymétrie et l'absence de réciprocité (que l'on songe à l'amour malheureux ou au silence malheureux de l'amoureux transi qui ne parvient pas à déclarer son amour). Il était également possible de rappeler ce qui, selon Aristote, pouvait distinguer l'amitié de la justice (*Éthique à Nicomaque*, VIII, 9 et 11), notamment en ce qui concerne la nature de l'égalité en jeu dans ces deux relations.

On pouvait ainsi conclure sur la pluralité des processus engagés par le fait d'aimer, sur leur hétérogénéité relative et sur leurs rôles différents à un niveau éthique et politique.

Le jury espère que ces quelques remarques permettront aux candidates et aux candidats de concentrer leurs efforts sur les aspects les plus importants de la dissertation philosophique, en évitant de se disperser et de se laisser déstabiliser par certains types d'intitulés. Pour finir, il tient à saluer les quelques copies qui ont su saisir la spécificité du sujet et ont développé un propos solide, rigoureux, brillant, nourri de références littéraires et philosophiques pertinentes.